

La technologie fait-elle de nous ses esclaves ?

- De *Terminator* à *Ex Machina*, de nombreuses œuvres culturelles mettent en avant la possibilité d'une domination des robots sur les humains.
- Ce sont là des dystopies, des films qui veulent avertir sur un futur que nous ne souhaitons pas, et qui, souvent, critiquent une certaine vision du progrès.
- Nous concevons en effet le progrès par une extension du domaine de la technique, à la fois quantitativement et qualitativement : nos machines seraient de plus en plus puissantes, de plus en plus rapides, de moins en moins énergivores ; mais de nouvelles inventions viendraient aussi remplacer nos pratiques usuelles comme des moyens de transport révolutionnaires ou de nouveaux procédés de communication.
- Le progrès semble ainsi lié à une amélioration technologique, à des avancées techniques qui viendraient changer nos sociétés.
- Cela fait sens, dans la mesure où les humains sont des animaux aux moyens assez limités : sans griffes ni crocs, il est difficile pour nous de creuser des terriers, de rogner des arbres, de chasser des proies, etc. Il nous faut recourir à des outils ou à des savoir-faire à défaut de pouvoir compter sur nos aptitudes naturelles.
- La technique serait ce domaine de la création humaine, l'ensemble des procédés et des outils qui nous permettent de réaliser nos projets.
- Le rêve d'une technique hyper développée se placerait alors dans la continuité de l'espèce humaine comme animaux ayant besoin d'outils.
- Pourtant, nous pourrions imaginer le futur de bien d'autres manières : nos technologies pourraient stagner mais nous profiterions de ce temps stable pour réduire les inégalités, adapter nos comportements, trouver un meilleur usage que nous avons. Ou nous pouvons même imaginer une situation lors de laquelle nos technologies informatiques seraient détruites (comme cela pourrait arriver lors d'une éruption solaire d'ampleur) et où nous retournerions à un mode de vie plus proche de celui de nos grands ou arrière-grands-parents.
- Cela ne serait peut-être pas plus mal, dans la mesure où la télévision a mené à un détournement de l'information au profit du loisir, qu'Internet a intensifié les entreprises de prosélytisme et que les smartphones coupent l'herbe sous le pied de nombreuses interactions sociales.
- Cette technologie qui semble pourtant nous être essentielle comporte aussi son lot de dérives, d'usages pernicieux, de pollution et d'exploitations, etc. Nous savons que nos appareils électroniques sont fabriqués à partir de traitements polluants, que nous passons trop de temps derrière des écrans et que les nouvelles méthodes de production servent moins à améliorer les conditions de travail des salariés mais à augmenter les profits des actionnaires.
- Alors comment se fait-il que des avancées qui avaient pour visée une amélioration de la situation humaine (communication instantanée, diffusion immédiate de l'information, etc.) puissent ainsi se retourner contre notre bien-être ?
- Cela ne se limite pas aux technologies modernes : des pratiques bien antérieures ont eu leur lot de conséquences néfastes. L'imprimerie mène encore aujourd'hui au développement de livres

qui mettent en avant des croyances dangereuses et l'agriculture a été suivie du développement de maladies propres aux peuples sédentaires et à une exploitation d'une partie de la population.

- La technologie semble ainsi avoir une partie « néfaste » que l'on ne peut pas ignorer.
- Mais nous pouvons ainsi nous interroger sur notre dépendance à celle-ci : comment se fait-il que nous puissions rester accrochés pendant des heures devant un écran alors que nous savons que ce n'est pas une bonne chose ?
- Il y a de nombreux mécanismes de distraction et de récompense qui sont « piratés » par nos usages des téléphones portables, par nos recettes grasses et sucrées, etc.
- Des fonctions qui sont pourtant naturelles et qui aident les animaux dans la vie sauvage peuvent ainsi se retourner contre nous par des machines et des pratiques qui nous rendent « accro », que ce soient des machines à sous ou de simples écrans de divertissement.
- Des personnes qui voudraient arrêter de s'en servir, ou du moins diminuer leur usage, se trouvent gênées dans leur projet, « contraintes » en quelque sorte. Leur volonté ne suffit plus à décider de leurs actions, elles ne sont plus libres.
- Mais cela ne vaut pas que sur le plan individuel : nous savons toutes et tous que certaines productions ou que des consommations sont néfastes, et nous savons également que certaines recherches ne doivent pas être menées (les recherches sur l'armement par exemple). Pour autant, celles-ci continuent d'être financées et menées, alors que nous avons conscience de leurs dangers.
- Pourquoi donc continuons donc à courir après le progrès technologique alors que nous savons qu'il n'est pas forcément bénéfique ?
- Nous pourrions ainsi être contraints non pas par des addictions ou de mauvaises habitudes mais par notre nature, celle d'une espèce qui a besoin d'outils pour prospérer.
- Cela semble paradoxal car nous aurions une contrainte à l'évolution et au progrès, mais le développement de nouvelles technologies étendrait notre sphère d'influence et notre liberté : sans griffes, nous ne pouvions pas chasser, mais une fois que nous eûmes des armes, nous avons drastiquement restreint le nombre d'espèces ; sans rugissements, notre sphère de communication était limitée, mais avec l'écriture et les services postaux, et à terme les technologies informatiques, nous pouvons désormais communiquer plus vite et plus loin que n'importe quel oiseau, etc.
- La technologie n'est donc pas qu'une contrainte qui s'exerce sur nous, elle comporte aussi son lot d'avancées et à chaque fois qu'elle progresse, notre sphère d'action augmente.
- Peut-être est-ce même à cause de cette augmentation de cette sphère d'action qu'elle peut devenir dangereuse : il n'y a pas grand-chose à craindre d'un objet qui ne peut agir que sur les poissons comme un appât ou une canne à pêche, tandis que nos réseaux électriques ont beaucoup plus d'enjeux.
- La technique semble ainsi prise dans deux ambiguïtés :
- Premièrement, elle augmente nos possibilités d'action et améliore notre condition, mais elle nous expose dans le même temps à ses dangers et à nous rendre dépendant•e•s d'elle.

•Secondement, alors que celle-ci doit servir les humain•e•s, il semble qu'il y a une tension irrésistible au progrès et au développement technologique que nous ne parvenons pas à contrôler – malgré la conscience que nous avons de ses dangers.

Problématique : La technique nous donne-t-elle plus de liberté ?

I – La technique agrandit l'humain•e

1) *La technique augmente nos possibilités*

- Notre quotidien est rythmé par des actions que nos grands-parents ne faisaient pas : envoyer des mails, charger nos téléphones, passer l'aspirateur, etc.
- Et ces différences se font sur 2 générations seulement. Si l'on compare à nos ancêtres du Moyen-Âge ou à celles et ceux du Néolithique, alors ce sont nos vêtements, nos habitations, nos coutumes et notre alimentation qui sont totalement différents.
- Ce qui nous semble désormais « banal » est en réalité le fruit d'un progrès technologique. Cela est très évident pour les objets connectés de notre époque, mais cela tient pour nos maisons qui demandent de l'isolation, du ciment, des systèmes de chauffage et de ventilation, etc. Et ce jusqu'à notre nourriture même qui est le fruit de décennies de croisement et de sélections pour avoir une meilleure rentabilité et de systèmes d'irrigation et d'engrais qui n'existent pas naturellement, qu'il a fallu mettre en place.
- Tout dans notre culture est ainsi le fruit d'une certaine technique, qu'il s'agisse d'inventions matérielles que l'on manipule ou de savoir-faire que l'on découvre et que l'on raffine. Le terme *technè* renvoie ainsi tant à la création matérielle qu'aux pratiques par lesquelles on travaille une chose, c'est la création en vue d'une fin donnée.
- La « technologie » n'équivaut donc pas aux seuls robots et objets connectés, ce sont tous les objets de notre environnement et une large partie de nos actions qui en découlent.
- En effet, dans la nature, nos déplacements ne seraient pas les mêmes sans routes et chemins élagués, notre communication ne serait pas la même sans pôles d'habitation dans lesquels les individus se rencontrent, etc.
- La technique semble ainsi « créer » notre culture, et tout ce que nous y faisons y est lié.

Texte : PLATON, *Protagoras*

« Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner. Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. Mais quand il leur eut fourni les moyens d'échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus ; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux ; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de corne, soit des

peaux calleuses et dépourvues de sang ; ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines ; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race.

Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique ; celle-ci se trouvait chez Zeus, et Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole que Zeus habite et où veillent d'ailleurs des gardes redoutables. Il se glisse donc furtivement dans l'atelier commun où Athéna et Héphaïstos cultivaient leur amour des arts, il y dérobe au dieu son art de manier le feu et à la déesse l'art qui lui est propre, et il en fait présent à l'homme, et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre. »

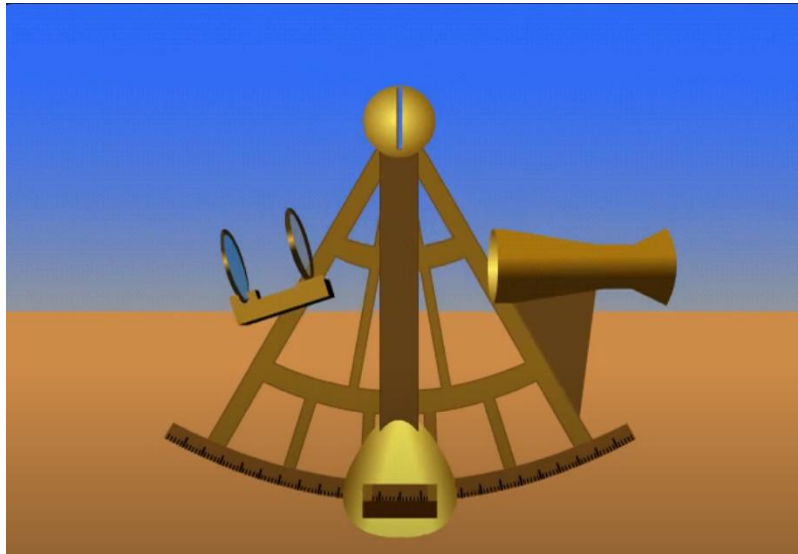
Questions :

- 1) Quelles sont les conditions de survie des animaux ?
- 2) Quelle est la condition de survie de l'homme ?

•Tandis que les animaux trouvent dans leur nature tout ce qu'il faut pour survivre (instincts, fourrure, crocs, griffes, carapaces, etc.), les humains sont bien vulnérables quand ils sont laissés à eux-mêmes.

•Tout se passe comme si leurs attributs naturels n'étaient pas à la hauteur de leur environnement : ils n'ont pas de quoi se protéger, de fourrure pour conserver leur chaleur, de griffes ou de crocs pour chasser, etc.

Exemple :



De l'étude des étoiles au GPS en passant par le sextant, les humain•e•s ont développé de nombreuses techniques pour déterminer leur position.

- En revanche, les humain•e•s disposent de la capacité de créer des outils. C'est par ces outils qu'ils et elles compensent les « manques » de la nature.
- Les chaussures viennent ainsi pallier aux sabots, les lances aux griffes, les vêtements à la fourrure, etc.
- La technique viendrait ainsi « améliorer » l'homme, lui rendre possibles des choses qu'il ne peut pas faire naturellement. Elle le rendrait plus résistant, plus puissant, plus discret, etc.
- La technique serait alors une extension des possibilités des humain•e•s, et elle les rendrait plus libres en offrant à elles et à eux tout un éventail d'actions que nous ne pouvons pas réaliser sans outils.

2) La pratique artistique des machines

- La liberté que nous procure les objets techniques n'en est pas moins une liberté « palliative », qui pourvoit à ce que la nature ne nous a pas donné.
- Sommes-nous réellement libres quand il s'agit en réalité de ne pas mourir de faim ou de froid ? Certes, les outils apportent de nouvelles actions dans notre vie, mais ces actions n'en sont pas moins déterminées par nos besoins biologiques.
- La « liberté » de la technologie ne semble pas vraiment enviable dans la mesure où elle s'accompagne d'un manque. La liberté peut, au contraire, se concevoir comme un surplus d'existence, comme la possibilité de mener notre vie comme bon nous semble, et pas seulement comme l'irruption de nouvelles possibilités d'action.
- D'autant que les outils contraignent notre main autant qu'ils la renforcent : avec un marteau, je peux désormais enfoncer des clous et créer une structure rigide. Mais lorsque j'ai mon marteau en main, je perds la possibilité de caresser, de faire un signe, de m'accrocher à quelque chose, etc. Il faut que je le lâche pour récupérer ces possibilités.

- La technique répond donc à une certaine utilité, mais cette utilité est-elle réellement une liberté, dans la mesure où elle est liée à des besoins et à une restriction de mes actions ?
- Il faudrait donc que la technique ne soit plus liée à des intérêts, à des objectifs pragmatiques, pour qu'elle soit un réel développement de la liberté humaine.
- C'est ce que l'on va trouver en art : l'art est une *technè* comme les autres, un ensemble de pratiques en vue d'une fin (en l'occurrence, la création d'une œuvre), mais cette fin n'a pas d'utilité donnée, elle ne sert à rien et les artistes ne la font que pour le plaisir de la voir exister.
- On est ainsi sur un degré de liberté supérieur, car non seulement la technique ouvre de nouvelles possibilités d'action, mais ces actions ne sont plus motivées par un besoin ou un manque mais sont, au contraire, un ajout à notre vie, un surplus qui n'existe non pas parce que nous en avons besoin mais parce que cela nous plaît.

Texte : SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Introduction

« Or, en fait, l'automatisme est un assez bas degré de perfection technique. Pour rendre une machine automatique, il faut sacrifier bien des possibilités de fonctionnement, bien des usages possibles. L'automatisme, et son utilisation sous forme d'organisation industrielle que l'on nomme automation, possède une signification économique ou sociale plus qu'une signification technique. Le véritable perfectionnement des machines, celui dont on peut dire qu'il élève le degré de technicité, correspond non pas à un accroissement de l'automatisme, mais au contraire au fait que le fonctionnement d'une machine recèle une certaine marge d'indétermination. C'est cette marge qui permet à la machine d'être sensible à une information extérieure. C'est par cette sensibilité des machines à de l'information qu'un ensemble technique peut se réaliser, bien plus que par une augmentation de l'automatisme. Une machine purement automatique, complètement fermée sur elle-même dans un fonctionnement prédéterminé, ne pourrait donner que des résultats sommaires. La machine qui est douée d'une haute technicité est une machine ouverte, et l'ensemble des machines ouvertes suppose l'homme comme organisateur permanent, comme interprète vivant des machines les unes par rapport aux autres. Loin d'être le surveillant d'une troupe d'esclaves, l'homme est l'organisateur permanent d'une société des objets techniques qui ont besoin de lui comme les musiciens ont besoin du chef d'orchestre. Le chef d'orchestre ne peut diriger les musiciens que parce qu'il joue comme eux, aussi intensément qu'eux tous, le morceau exécuté ; il les modère ou les presse, mais est aussi modéré et pressé par eux ; en fait, à travers lui, le groupe des musiciens modère et presse chacun d'eux, il est pour chacun la forme mouvante et actuelle du groupe en train d'exister ; il est l'interprète mutuel de tous par rapport à tous. Ainsi l'homme a pour fonction d'être le coordinateur et l'inventeur permanent des machines qui sont autour de lui. Il est parmi les machines qui opèrent avec lui. »

Questions :

- 1) Pourquoi l'automatisation n'est-elle pas le summum de la technologie ?
- 2) Quel(s) exemple(s) de machines ouvertes pouvez-vous trouver ?

- Un outil perfectionné n'est pas un outil automatique, car un outil automatique ne peut rien faire d'autre que ce pour quoi il a été programmé. Il faut imaginer une machine qui tourne en boucle,

qui ne fait rien d'autre qu'appliquer une couche de peinture sur un bouchon ou coller des étiquettes sur des bouteilles.

- Ces machines sont pratiques car elles fonctionnent sans interruption et sans avoir besoin d'intervention humaine, mais elles sont bloquées sur une seule fonction.

Exemple :



Avec leur clavier et leur souris, nous pouvons transmettre des informations aux ordinateurs et faire de nombreuses activités.

- Les ordinateurs, les téléphones ou les télévisions sont beaucoup plus complexes car ils disposent d'une interface grâce à laquelle ils peuvent recevoir des informations et adapter leur comportement (que ce soit un clavier, un écran tactile ou une télécommande).

- Ce sont des systèmes « ouverts » car ce sont des mécanismes qui peuvent recevoir une information extérieure, donnée par une intelligence humaine, et adapter leur fonctionnement en fonction de ce qu'on leur demande. Ils disposent d'un large éventail dans lequel ils puisent en fonction de ce qu'ils reçoivent.

- Ces machines sont, en un sens, plus « libres » que les systèmes fermés des automates car elles ont elles-mêmes plus de possibilités d'action.

- Mais, cette liberté n'est pas la seule qui augmente : l'humain n'étant pas contraint par leur automatisme, il peut décider de leur usage et se rapporter à elles de différentes manières. On peut demander à un ordinateur de prévoir la météo de demain, mais on peut aussi faire de l'art grâce à ses logiciels de traitement de texte ou d'image par exemple.

- La possibilité que l'humain•e influence les machines augmente sa propre liberté et ne le contraint plus à l'usage « initial » de l'outil. Une toute nouvelle sphère d'action s'ouvre à lui, qui dépasse la seule fonction utilitaire.

- Cette liberté nouvelle tient au fait que l'humain•e a la possibilité de diriger l'outil en dehors de sa fonction utilitaire. Il ou elle dépasse les contraintes que la nature lui a imposées de deux manières : à la fois par l'outil qui permet d'y pallier, mais aussi en abolissant l'outil qui contraignait son comportement à une logique utilitaire.

- La liberté humaine dépasse ainsi la seule extension des actions pour être une sortie hors de la logique naturelle des besoins et de l'utilité pour entrer dans une sphère radicalement propre à l'homme : celle qui ne sert pas, celle de l'art.

3) *De nouveaux enjeux éthiques*

- Mais pouvons-nous réellement nous permettre de faire des choses qui ne servent à rien ?

- Utiliser la technique à des fins de divertissement ou pour faire des œuvres d'art n'est-ce pas un gâchis de matériaux, de temps et d'énergie au regard des manques que d'autres humain•e•s subissent sur Terre ?

- Le développement des intelligences artificielles libres d'accès a entraîné l'explosion des images artistiques, semi-artistiques ou humoristiques. C'est, sans aucun doute, un système ouvert d'un raffinement unique puisqu'il est capable de générer quasiment *ex nihilo* une image à partir d'un prompt qu'un•e humain•e lui a donné.

- Mais ces générations sont très gourmandes en eau et en énergie, on parle de l'équivalent d'une recharge complète de téléphone pour la moindre image et les *data centers* ont besoin de tonnes métriques d'eau pour rester à bonne température.

- Toutes ces nouvelles possibilités, pratiques et esthétiques, que nous ouvre la technique ne sont pas sans conséquence pour les autres êtres humains et pour la planète. Si bien qu'on peut se demander si la réelle liberté par rapport à ces progrès ne serait pas de ne pas les utiliser, ou d'en faire un usage parcimonieux.

- Il y a donc de nouvelles questions, cette fois-ci d'ordre éthique, qui sont créées par les avancées techniques.

Texte : ANDERS, *L'obsolescence de l'homme*, I.

"Si quelque chose dans la conscience des hommes d'aujourd'hui a valeur d'absolu ou d'infini, ce n'est plus la puissance de Dieu ou la puissance de la nature, ni même les prétendues puissances de la morale ou de la culture : c'est *notre* propre puissance. À la *création ex nihilo*, qui était une manifestation d'omnipotence, s'est substituée la puissance opposée : la puissance d'anéantir, de réduire à néant – et cette puissance, elle, est entre nos mains. L'omnipotence depuis longtemps désirée d'une façon toute prométhéenne est effectivement devenue nôtre, même si ce n'est pas sous la forme espérée. Puisque nous possédons maintenant la puissance de nous entre-détruire, nous sommes les seigneurs de l'apocalypse. Nous sommes l'infini."

Questions :

- 1) Quelle est la liberté caractéristique de notre époque selon Anders ?
- 2) Toutes les libertés sont-elles bonnes à prendre ?

- Avec la physique moderne, les outils humains tirent pleine puissance des forces de la nature : la fission nucléaire produit de l'électricité, la fusion des bombes destructrices, l'électromagnétisme nous permet de transmettre des informations, etc.

- Cela a révolutionné notre monde et nos pratiques, mais ce sont aussi des outils extrêmement dangereux.

- Il ne suffit donc pas qu'il y ait des avancées technologiques pour que l'on parle de « progrès ». Quel serait le progrès d'une civilisation qui aurait la liberté de se détruire et qui le ferait. C'est la question qui se pose après le développement des bombes atomiques.

- La liberté ne semble plus être seulement la possibilité de faire quelque chose ou non, car ce que nous faisons n'est pas sans impact dans le monde.

Exemple :

Consommation d'eau colossale des centres de données (data centers) de l'IA

Les centres de données (data centers) vont de la taille d'un placard à plusieurs dizaines de milliers de mètres carrés. En France, on en compte des milliers. Il faut les refroidir (à cause du bon vieux effet Joule des circuits électriques). Pour maintenir les serveurs à une température acceptable, de grandes quantités d'eau sont nécessaires.

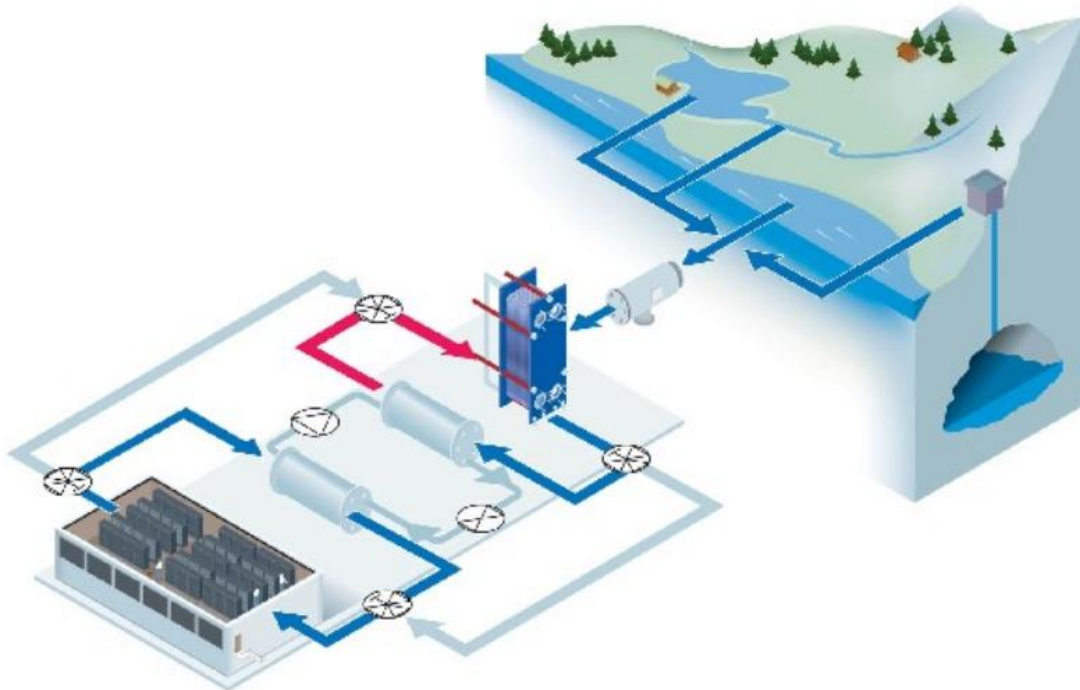


Schéma de base d'un refroidisseur dans un centre de données

Dès 2022, Microsoft et Google (très actifs sur l'IA générative) ont constaté une forte augmentation de l'usage des ressources hydriques pour le refroidissement de leurs datacenters. + 34% entre 2021 et 2022 pour Microsoft, + 20% pour Google. ET les augmentations de consommations d'eau s'accroissent ***.

En 2022 aussi, les Pays-Bas ont découvert que Microsoft avait utilisé 84 millions de litres d'eau pour ses datacenters, alors qu'initialement la société avait estimé sa consommation entre 12 et 20 millions de litres.

Il faudrait 4 à 6 fois la consommation annuelle du Danemark en eau rien que pour refroidir les centres de données d'IA d'ici à 2027.

Les intelligences artificielles génératives cachent sous leur énorme puissance de calcul une consommation d'énergie et d'eau équivalente à celle de plusieurs pays.

- Nous pouvons penser que la vraie liberté se trouve dans l'action morale, dans la décision qui ne fait pas quelque chose parce que cela est possible, mais qui décide de la faire (ou non) car cela est juste.
- Une liberté de cet ordre n'est pas une simple possibilité abstraite, c'est une décision qui s'ancre dans le monde, qui est faite par un sujet en vue d'un projet de vie. Ce n'est plus une volition qui se contente d'augmenter son domaine d'action, c'est la volonté d'un sujet qui se sait acteur•ice dans le monde et qui a conscience des conséquences de sa liberté.

- Cela se retrouve avec le nucléaire, qui peut être civil ou militaire, ou avec les progrès de la science moderne qui peuvent servir soit à construire des cyborgs militaires, soit des prothèses high-tech.

- Quoi qu'il en soit, la technologie vient certes augmenter nos possibilités d'action, mais en plus de leur valeur concrète, s'ajoute de nouveaux enjeux moraux et de nouvelles questions éthiques pour les humain•e•s qui en disposent.

II – Le risque de l'aliénation

1) *La dépendance au quotidien*

- Les machines viennent, en un sens, « augmenter » l'expérience humaine en lui offrant de nouvelles possibilités, mais l'inverse n'est pas faux pour autant.
- Lorsque nous utilisons un GPS, nous perdons l'habitude de lire une carte, et les horloges à écrans digitaux freinent l'apprentissage de la lecture d'une montre à cadran chez les plus jeunes. Pour chaque technologie et ce qu'elle nous apporte, il semble qu'une expérience de vie soit remplacée et peu à peu perdue.
- Cela n'est pas grave quand ce sont des expériences de vies peu importantes : qu'importe que nous ne voyions plus le gaz des lampadaires être allumé. Mais pour des qualités comme le sens de l'orientation ou la concentration, cela devient plus problématique.
- C'est pourtant ce à quoi nos sociétés occidentales s'exposent par leur recours à des machines qui facilitent, automatisent, voire qui semblent réfléchir à notre place. Que ce soit un GPS ou les IA génératives, notre mode de vie est facilité mais nos compétences s'en amenuisent d'autant.
- Le risque serait alors que certaines capacités comme le sens de l'orientation ou même l'écriture d'idées soient supplantées par le recours à des machines qui travailleraient à notre place.
- Nous serions alors dépendant•e•s de ces machines, car elles rempliraient des rôles que nous ne saurions plus assumer par nous-mêmes, elles nous auraient en quelque sorte « remplacé•e•s ».

Texte : CRAWFORD, *Éloge du carburateur*, I

« Nous faisons appel à un réparateur quand notre monde normal se dérègle, quand notre dépendance presque inconsciente à l'égard d'objets habituellement dociles (une chasse d'eau, par exemple) se manifeste soudainement avec une acuité douloureuse. C'est pour cette raison que la présence du réparateur provoque souvent un certain malaise chez la personnalité narcissique. Et ce non pas tant parce qu'il est parfois sale ou peu raffiné, mais parce qu'il incarne un défi fondamental à notre perception de nous-mêmes. Nous ne sommes pas aussi libres et indépendants que nous le croyions. De même l'apparition dans notre rue d'un chantier qui interrompt le fonctionnement normal des infrastructures urbaines, qu'il s'agisse des canalisations souterraines ou du réseau électrique, met en lumière notre dépendance collective. Riches ou pauvres, nous habitons souvent des univers très différents au sein d'un même espace urbain mais, en fin de compte, nous partageons la même réalité physique, et notre dette à l'égard du monde est similaire. »

Questions :

- 1) Les objets peuvent-ils tous tomber en panne ?
- 2) Qu'est-ce qui change dans notre monde quand un objet tombe en panne ?

- Tous les objets ne peuvent pas « remplacer » nos capacités : le marteau n'a pas remplacé notre force physique et ce n'est pas parce que nous avons l'habitude de boire dans des verres que nous ne savons plus boire dans nos mains.
- Mais ces objets sont relativement simples et dépendent surtout de l'usage que nous en faisons : un verre peut se briser, un marteau peut se désolidariser, mais aucun des deux n'a besoin d'une énergie autre que celle de la main qui le manipule pour être utile.

Exemple :



Embouteillages et paniques dans le métro de Madrid après qu'une panne d'électricité a frappé tout le pays en mai 2025.

- Nos objets techniques contemporains, en revanche, sont autrement plus complexes et nécessitent une autre force d'énergie (souvent électrique) pour fonctionner. Tout un ensemble de mécanismes en eux les font fonctionner sans que nous opérons directement dessus.
- La panne est précisément un échec de ces mécanismes-ci, de ce fonctionnement infrahumain, qui s'opère en dessous de nos décisions et de la manière dont nous les manipulons.
- Quand un objet se brise, nous savons pourquoi, et nous savons faire sans : on recolle le verre si on peut, on s'en débarrasse, on met le manche d'un marteau dans l'eau pour qu'il gonfle, etc. Alors que quand une machine à laver tombe en panne, nous nous retrouvons démunis.
- Car non seulement, nous n'avons plus une maîtrise totale de notre outil, mais parce qu'en plus de cela nous n'avons plus le confort que nous procurait la machine. Nous devons compenser l'activité qu'elle faisait pour nous, et son manque se fait sentir.
- Les pannes révèlent ainsi à quel point de nombreuses actions de notre quotidien (lavage, essorage, diffusion, communication, etc.) ne sont plus entièrement entre nos mains mais dépendent de machines.

- Or, plus une machine peut faire de choses, plus elle est complexe, plus elle a de possibilités de tomber en panne car l'un ou l'autre composant défaille.

- Notre usage de plus en plus extensif des machines nous expose ainsi à une double dépendance : d'un côté la machine fait des activités à notre place, de l'autre nous ne savons plus réparer les machines comme nous pouvons le faire avec des outils plus simples.

2) *La servilité aux machines*

- Lors d'une panne, nous appelons un•e réparateur•ice, une personne qui a l'habitude de travailler sur les machines. Mais d'autres personnes travaillent non pas *sur* des machines mais *avec* des machines.

- Songeons à celles et ceux qui font du travail à la chaîne, qui doivent pointer en début et en fin de service, dont le travail est chronométré. Ils et elles sont aussi en contact avec des machines mais n'ont pas de maîtrise dessus.

Exemple :



Le travail à la chaîne naît d'une volonté d'optimiser la production au détriment des employés.

- Dans cette situation, la machine n'a pas tant remplacé leur travail qu'elle le dicte. Les machines font office de « contremaître » qui surveillent le rythme de travail, le décident, le calculent, etc.

- Là où les outils dépendent de la main de la personne qui le dirige (un marteau ne frappe pas seul), un tapis roulant continue d'aller à la même vitesse que l'opération soit finie ou non. Il faut donc que ce soit leurs travailleur•euse•s qui s'adaptent à son rythme, et non l'inverse.

Texte : ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, IV

« La différence décisive entre les outils et les machines trouve peut-être sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si l'homme doit « s'adapter » à la machine ou la machine s'adapter à la « nature » de l'homme. Pareille discussion ne peut être que stérile : si la condition humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de notre existence ultérieure, l'homme s'est « adapté » à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées. Elles sont certainement devenues une condition de notre existence aussi inaliénable que les outils aux époques précédentes. L'intérêt de la discussion à notre point de vue tient donc plutôt au fait que cette question d'adaptation puisse même se poser. On ne s'était jamais demandé si l'homme était adapté ou avait besoin de s'adapter aux outils dont il se servait : autant vouloir l'adapter à ses mains. Le cas des machines est tout différent. Tandis que les outils d'artisanat à toutes les phases du processus de l'œuvre restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. Cela ne veut pas dire que les hommes en tant que tels s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que pendant toute la durée du travail à la machine le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. L'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer. La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait. »

Questions :

- 1) L'existence humaine est-elle indépendante des objets techniques ? Pourquoi ?
- 2) Quelle différence y a-t-il entre une machine et un outil ?

• Il n'est pas nouveau que nous ayons besoin d'outils et que nous dépendions d'eux. Notre peau sans poils nous force « naturellement » à adopter des habits et le propre de la culture est que les humains•e•s créent leur monde autant qu'ils et elles s'y adaptent.

• En revanche, qu'il s'agisse des vêtements, du bricolage ou de la cuisine, tous ces ustensiles restent sous notre gouverne. Nous décidons de ce que nous voulons en faire, de si nous voulons nous en servir ou non et de quelle manière.

• Les machines, en revanche, nous « forcent la main » de plusieurs manières :

• Tout d'abord par leur usage, si on peut se servir d'un marteau pour caler des livres, on ne peut pas se servir d'un tapis roulant pour caler une porte par exemple. Leur taille est telle qu'on ne peut que difficilement les sortir des usages pour lesquelles elles ont été prévues.

• Mais surtout, les machines fonctionnent « sans nous », sans que nous ayons à les actionner musculairement. Cela fait qu'elles peuvent avoir un rythme « propre », un fonctionnement autonome.

• Ce fonctionnement est à la fois une bénédiction et une malédiction : nous sommes bien heureux•es de trouver des machines qui font des actions rébarbatives à notre place. Mais, dans le travail à la chaîne par exemple, ce rythme des machines est imposé aux travailleur•euse•s qui doivent s'y soumettre.

- À la dépendance des machines s'ajoute alors une forme de soumission, une aliénation. C'est-à-dire que les employé•e•s ne sont plus maître•sse•s de leur travail mais dépendent d'une volonté autre que la leur (en l'occurrence du rythme de la machine).

- Plus qu'une dépendance pratique, l'hégémonie des machines entraîne ainsi une forme de servilité car les humain•e•s ne sont plus responsables de leurs actions.

3) *La liberté des machines*

- Mais pourquoi est-ce que certain•e•s travailleur•euse•s sont soumis•es au rythme des machines ?

- Plus encore, pourquoi acceptons-nous que certaines machines remplacent des compétences que nous savons essentielles et des métiers qui font sens pour nous ?

- Songeons aux IA génératrices d'images : si elles peuvent être utiles pour faire des infographies, souhaitons-nous que les œuvres d'art des décennies à venir ne soient plus réalisées par des humain•e•s mais par des algorithmes ?

- Comment se fait-il donc que nous acceptions que des machines accaparent des dimensions fondamentales de la vie humaine ?

- D'autant que cela n'est pas nouveau : déjà au XVIII^e siècle, en Angleterre, des ouvrier•e•s tisseur•euse•s ont lutté contre la mécanisation de leur métier et la dégradation de leurs conditions de travail.

- L'idée que les humain•e•s puissent être remplacé•e•s par des robots rôde depuis la révolution industrielle, ce qui montre que nous le craignons depuis plusieurs décennies.

- Pourtant, rien n'y fait, de plus en plus d'activités sont pilotées par des machines : qu'il s'agisse de la production en usine, de l'économie avec le *trading* par ordinateur et, plus récemment, l'émergence d'IA qui créent des textes et des images.

- Il semble ainsi qu'il y ait une extension de la technologie *contre* la volonté humaine, *contre* les individus qui perdent leur travail, leur loisir, ou qui le voient largement dégradé.

Texte : ELLUL, *Le bluff technologique*

« On n'échappe pas à la technique. Tous les domaines, toutes les activités, toutes les réalités sont saisis par les techniques et il n'y a plus aucune « réserve » d'aucun ordre, hors de son atteinte. Et elle est pour elle-même *causa sui*, ce que le bon sens populaire exprimait par : "on n'arrête pas le progrès". Mais voici que cette formule populaire est devenue l'absolu dernier dans toute réflexion sur ces phénomènes. Quand il est question des dangers, des coûts, etc., à bout d'argument, le scientifique ou le technicien clôture la discussion par : « de toute façon, on n'arrête pas le progrès ».

Il y a donc quelque chose qui est absolu, inattaquable, contre quoi on ne peut strictement rien, à quoi l'homme doit simplement obéir, c'est la croissance technique (car bien entendu, dans notre société, le progrès se ramène à cette croissance...). Autrement dit il n'y a aucune possibilité pour l'homme. Il n'y a aucune espèce de liberté en face de la technique, car la liberté ici consiste à dire oui ou non simplement. Et voyez-vous... Qui dira « non » aux sondes spatiales ou au génie

génétique ? C'est là et là seulement que nous découvrons un déterminisme absolu pour l'homme (et non dans ses gènes ou dans sa culture). Et c'est l'origine, la clé du désespoir fondamental de l'homme moderne, il est désespéré parce qu'il ne peut rien et qu'il le ressent vaguement sans en prendre conscience. »

Questions :

- 1) Pourquoi n'y a-t-il « plus de réserve » selon Ellul ?
- 2) Le progrès technique est-il une valeur indiscutable ?
- 3) Comment peut-on « arrêter » le progrès ?

- Il est difficile d'avoir un discours directement critique envers la technique car celle-ci est partout : dans nos habits, notre nourriture ou nos habitudes, la *technè* comme processus de création est partout.

- Ce n'est pas pour autant que nous ne pouvons pas critiquer certaines avancées techniques, si nous considérons qu'elles font plus de mal que de bien.

- Pourtant, ce n'est que très rarement le cas : il semble que la technique soit un destin inarrêtable et que toute création possible soit vouée à être développée et mise en circulation, quelles que soient ses conséquences éthiques.

- Nous n'entendons que très rarement des discours critiques de la technique. À l'exception des luddites et du manifeste de l'Unabomber, bien peu de mouvements de résistance anti-technologique ont eu un réel écho médiatique.

Exemple :



La singularité technologique est une théorie qui envisage qu'un programme puisse s'autoaméliorer et remplacer les humains en organisant le monde à leur place.

- Le progrès technologique se présente dans nos sociétés comme un dogme, comme une valeur indiscutable à laquelle il faut adhérer. Nous évitons largement des discussions démocratiques et éthiques sur la valeur de telle invention ou de telle autre pour cette raison.

- Pourtant, qu'il s'agisse de la bombe nucléaire ou des IA génératives, les conséquences de ces inventions sont très dangereuses, et il est surprenant que nous n'ayons pas de droit de regard sur ces dernières.

- Mais tant que ce dogme selon lequel tout progrès technique est un progrès pour l'humanité, les seules possibilités de résistance resteront moindres et se contenteront d'actions individuelles éparées.

- Il faudrait ainsi critiquer ce « dogme » technoprogessiste, ce que Ellul considère comme un « bluff » afin d'entamer une discussion critique sur les bienfaits et les méfaits des inventions que la science et l'industrie nous apportent.

- D'autant que tant que nous n'envisageons pas les dangers du progrès technologique, celui-ci semble « aller de soi » en deux sens : à la fois comme une évidence, une bonne chose ; mais aussi comme un mouvement de développement quasi spontané et autonome.

- C'est cette idée que l'on retrouve derrière le fantasme des machines qui pourraient se perfectionner elles-mêmes et qui se développeraient toutes seules. Cette conception d'une « singularité » technologique qui se passerait des humains est paradigmatique de l'idée que le progrès technique soit autonome.

- Dans une telle situation, les humain•e•s viendraient à être dépendant•e•s et asservi•e•s aux machines, mais les machines sembleraient quant à elles avoir une sorte de liberté. La liberté de se développer et d'organiser le monde, de s'autocréer comme les humain•e•s créent leur culture.

- Il y aurait alors une inversion des valeurs, où la technique ne serait plus le domaine des choses « en vue d'une fin », mais le royaume d'une création spontanée tandis que les humain•e•s devraient se plier au rythme des machines.

III – La technique comme projection humaine

1) *L'outil demande la volonté*

- Il y a un danger que la technique prenne le pas sur les humains et qu'elle les supplante.
- Mais cette situation n'a pas que des inconvénients, et nous la cherchons même parfois : personne ne se plaint de ne plus avoir à pousser de wagonnets de mine par exemple, la robotisation du travail a permis de remplacer de nombreux travaux pénibles.
- Alors pourquoi craignons-nous Terminator et pas ChatGPT, à l'inverse pourquoi est-ce que Wall-E nous suscite de la sympathie mais que nous exécrons les publicités ciblées ?
- Cela tient au fait que ces différentes machines n'ont pas été produites en vue des mêmes fins : tandis que certaines veulent aider l'humanité, d'autres ne cherchent que le profit

Texte : ALAIN, *Vigiles de l'esprit*, I, « La ruse de l'homme »

« Pour moi, je ne puis croire à un progrès fatal ; je ne m'y fierais point. Je vois l'homme nu et seul sur sa planète voyageuse, et faisant son destin à chaque moment ; mauvais destin s'il s'abandonne, bon destin aussitôt, dès que l'homme se reprend. Si vous avez quelquefois observé une barque de pêche, quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne nous veut rien, ni mal ni bien ; il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts, et toute vie éteinte, il s'agiterait encore ; et ce vent, de même, soufflerait selon le soleil ; forces impitoyables et irréprochables ; la vague suit le vent et la lune, selon le poids et la mobilité de l'eau ; ce vent mesure le froid et le chaud. Danse et course selon des lois invariables. [...] Quand j'étais petit, et avant que j'eusse vu la mer, je croyais que les barques allaient toujours où le vent les poussait. Aussi, lorsque je vis comment l'homme de barre en usait avec les lois invariables et bridait le vent, je ne pris point coutume pour raison, il fallut comprendre. Le vrai dieu m'apparut, et je le nommai volonté. En même temps se montra la puissance et le véritable usage de l'intelligence subordonnée. La rame, le moulin, la pioche, le levier, l'arc, la fronde, tous les outils et les machines me ramenaient là ; je voyais les idées à l'œuvre, et la nature gouvernée par le dompteur de chevaux. C'est pourquoi je n'attends rien de ces grandes forces, aussi bien humaines, sur lesquelles danse notre barque. Il s'agit premièrement de vouloir contre les forces ; et deuxièmement il faut observer comment elles poussent, et selon quelles invariables lois. Plus je les sens aveugles et sans dessein aucun, mieux je m'y appuie ; fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. Si je vire mal, c'est de ma faute. La moindre erreur se paye ; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment ; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable ; je veux seulement lui passer la bride »

Questions :

- 1) Quelle est la différence entre l'homme de barre (l.10) et le pêcheur amateur ?
- 2) Le savoir seul permet-il de contrôler la technique ?

- Un même objet, une même technique, peut avoir des usages divers selon la personne qui l'opère. Dans les mains d'une personne, un scalpel servira à sauver des vies, dans les mains d'une autre ce sera une arme létale.

Exemple :

Le Cyclope au cœur cruel se lève brusquement, saisit deux de mes compagnons, et les écrase contre la pierre de la grotte. Il déchire leurs membres palpitants, prépare son repas et, semblable au lion des montagnes, il dévore les chairs et les entrailles. À cette vue, le désespoir s'empare de nos âmes. Le lendemain, quand parut l'Aurore aux doigts de rose, le Cyclope allume de nouveau son bois desséché, saisit deux autres compagnons et les dévore. Puis le monstre pousse hors de l'ancre ses grasses brebis ; il enlève sans effort la roche immense de la porte, et il la remet ensuite aussi facilement qu'il aurait placé le couvercle d'un carquois. Et moi, je reste dans la grotte, méditant ma vengeance. Je me taille en pointe un énorme tronc, d'un olivier verdoyant placé par le cyclope dans l'étable ; je l'endurcis encore en l'exposant à la flamme étincelante. Nous tirons au sort ceux qui plongeront ce pieu dans l'œil du Cyclope pendant son sommeil.

Le soir, le géant revient en conduisant ses brebis à la belle toison ; il pousse dans la grotte ses troupeaux. Il soulève l'énorme roche, la replace à l'entrée de sa caverne, s'assied, traite ses brebis et ses chèvres bêlantes, et rends les agneaux à leurs mères ; puis il saisit de nouveaux compagnons et les mange. Alors je m'approche du monstre, en tenant une coupe de vin aux sombres couleurs, et je lui dis : « Tiens, Cyclope, bois de ce vin, puisque tu viens de manger de la chair humaine. » Le monstre prend la coupe, et boit ; ce doux breuvage lui plait, qu'il m'en demande une seconde fois. (...) Aussitôt que le vin s'est emparé de son esprit, je lui adresse ses douces paroles : « Cyclope, tu me demandes mon nom ; je vais te le dire, mais fais-moi le présent de l'hospitalité comme tu me l'as promis. Mon nom est Personne : c'est ainsi que m'appelle mon père et ma mère, et tous mes fidèles compagnons. Le monstre cruel me répond : « Personne, lorsque j'aurai dévoré tous tes compagnons, je te mangerai le dernier : tel sera pour toi le présent de l'hospitalité. »

Le Cyclope tombe à la renverse, dompté par le sommeil. Ivre, il vomit le vin et les morceaux de chair humaine. Je chauffe alors le pieu dans la cendre et rassure mes compagnons. Quand le tronc est assez chauffé, je le retire tout brûlant du feu. Mes amis saisissent le pieu pointu, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope, et je le fais tourner en appuyant dessus avec force.

Extrait du 9^e chant de l'*Odyssée* d'Homère. Ulysse, se sert du vin et de l'olivier, pourtant symboles de prospérité, pour mutiler Polyphème.

- La technique n'est pas bonne ou mauvaise en soi, par elle-même, tout dépend de l'usage que l'on en fait.
- Et cela vaut aussi pour sa création : jusqu'à présent, aucune technique n'est apparue spontanément, il y a toujours fallu des esprits humains pour l'amener à être.
- Nous risquons d'être dominé•e•s par la technique parce que nous ne voyons pas que celle-ci dépend de nous, que c'est notre volonté qui la dirige.

- Il ne suffit pas de créer un objet pour la prouesse scientifique qu'il représente, il faut ensuite vouloir que cette technologie serve le bien commun et qu'elle ne soit pas laissée entre toutes les mains.
- Cela ne demande pas seulement une expertise scientifique mais aussi une force de décision, une volonté manifeste de ne pas se laisser vaincre par la technologie ou par les mauvais usages qui peuvent en être faits.
- Si la technologie ne dépend pas de nous car ses forces sont mécaniques, son usage dépend en revanche de notre volonté, et c'est dans ces usages que l'on peut trouver la trace de la liberté humaine.
- Un même objet peut servir à de nombreuses choses, il peut entraîner la ruine de l'homme comme son apogée, ce n'est donc pas lui qui est à blâmer mais les mains qui l'utilisent et la volonté qu'elles avaient.
- La technique ne serait alors néfaste que par manque de volonté ou à cause d'une volonté nuisible, une main ferme, déterminée, s'en servirait au contraire pour accomplir sa liberté en la réalisant dans le monde.
- Mais ce ne serait jamais la technique qui nous donnerait ou nous retirerait la liberté, ce serait toujours notre volonté, qui trouverait – ou non – la force de la dominer et de s'en servir. L'outil ne rendrait pas l'humanité plus libre, c'est la volonté qui s'incarnerait en lui qui le ferait.

2) *Les valeurs des objets*

- Suffit-il toutefois d'une bonne volonté pour avoir un usage émancipateur d'un objet ?
- Tous les objets ne sont pas aussi « neutres » : si on peut se servir d'un couteau pour couper du pain comme pour menacer quelqu'un, un fusil a des usages nettement moins divers. Je peux bien m'en servir pour caler une porte ou comme presse-papiers, mais à ce moment-là autant prendre quelque chose qui est fait pour cet usage ou une simple pierre.
- Les outils nous poussent à un certain usage, dans leur conception même : un fusil est trop encombrant pour être un bon presse-papiers, tandis que sa forme longiligne a été pensée pour canaliser l'énergie en un point précis et comme une flèche pointée vers notre cible.
- On peut certes se servir d'un fusil pour enfoncer un clou, mais son design même nous oriente vers un certain usage.
- Notre volonté n'est donc pas la seule en jeu, l'outil nous biaise, nous penche vers un certain usage.

Texte : HEIDEGGER, *La question de la technique*

« Si, de plus en plus, la physique moderne doit s'accommoder du fait que son domaine de représentation échappe à toute intuition, ce renoncement ne lui est pas dicté par quelque commission de savants. Il est provoqué par le pouvoir de l'Arraisonnement, qui exige que la nature puisse être commise comme fonds. C'est pourquoi, quel que soit le mouvement par lequel la physique s'éloigne du mode de représentation exclusivement tourné vers les objets et qui encore récemment était le seul qui comptât, il est une chose à laquelle elle ne peut jamais renoncer : à

savoir que la nature réponde à l'appel d'une manière d'ailleurs quelconque, mais saisissable par le calcul et qu'elle puisse demeurer commise en tant que système d'informations. [...]

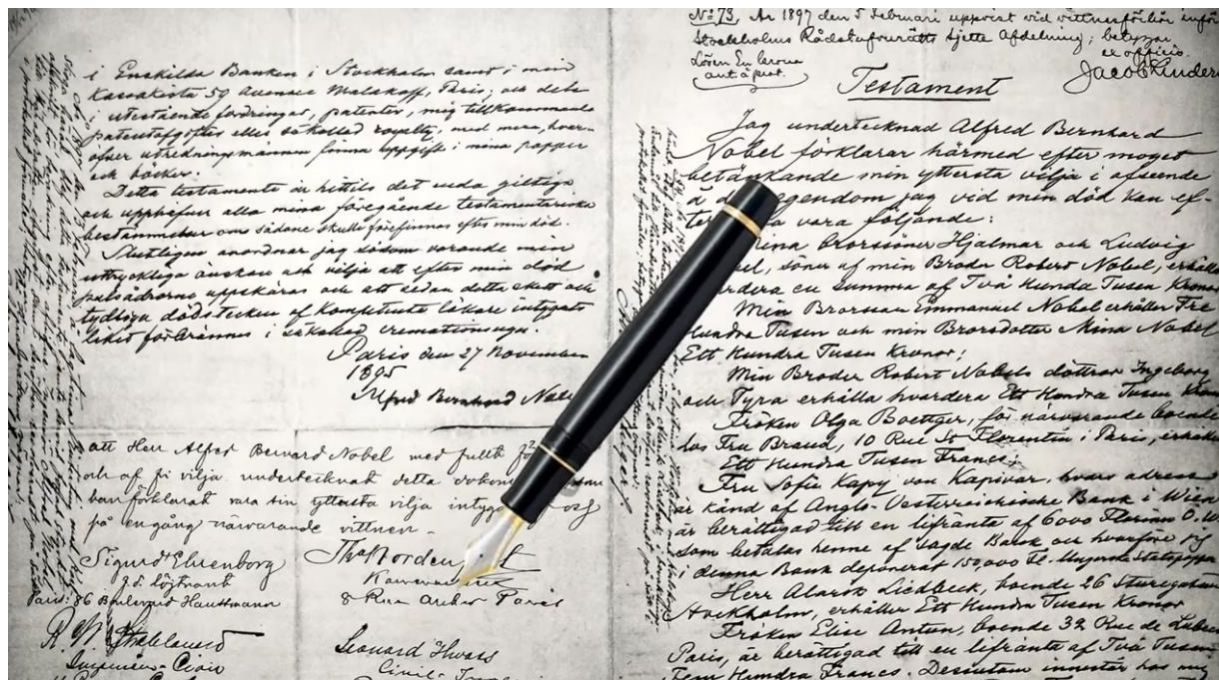
C'est parce que l'essence de la technique moderne réside dans l'Arraïsonnement que cette technique doit utiliser la science exacte de la nature. Ainsi naît l'apparence trompeuse que la technique moderne est de la science naturelle appliquée. Cette apparence peut se soutenir aussi longtemps que nous ne questionnons pas suffisamment et qu'ainsi nous ne découvrons ni l'origine essentielle de la science moderne ni encore moins l'essence de la technique moderne. Nous demandons ce qu'est la technique, afin de mettre en lumière notre rapport à son essence. L'essence de la technique moderne se montre dans ce que nous avons appelé l'Arraïsonnement. »

Questions :

- 1) Sur quel type de connaissance repose la technique ?
- 2) Les objets techniques sont-ils neutres ?

- L'idée même que notre monde soit à notre portée et que nous puissions nous en servir comme « matériau » oriente notre rapport à celui-ci et la manière dont nous nous servons de nos outils.
- En pensant le monde comme un ensemble de rapports logiques et mathématiques, nous nous fermons à l'idée que celui-ci puisse avoir une beauté, puisse être un lieu spirituel, soit partagé avec d'autres êtres vivants, etc.
- La science positive, en tant qu'elle vise la schématisation des rapports entre les phénomènes, va influencer les objets qui sont créés à partir d'elle.
- Ce n'est que parce nous pensons que le monde nous est donné et que nous pouvons l'exploiter que nous développons des machines qui peuvent retourner des kilomètres cubes de terre en une journée à la recherche de terres rares.
- Les valeurs de notre société vont ainsi « infuser » dans les objets techniques qui sont créés par cette dernière, si bien qu'ils ne sont pas si neutres qu'ils pourraient le paraître.

Exemple :



Bien que son inventeur fût pacifiste, la dynamite implique un rapport au monde et aux autres intrinsèquement violent.

- Un fusil engage ainsi un certain rapport au vivant qui est marqué par la violence, non comme un accueil mais comme l'éventualité d'une lutte, et un rapport à la force qui ne doit pas dispersée mais qui doit être canalisée, maximisée pour soumettre le monde extérieur.
- La technique a donc un certain nombre de valeurs inhérentes. Mais celles-ci ne lui appartiennent pas « en propre », mais sont celles de la société qui l'a créée.
- Nous retrouvons ainsi dans les objets les valeurs, mais aussi les enjeux et les objectifs, de leur société. Ceux-ci nous influencent et c'est une certaine partie de l'humanité qui transparaît en eux.

3) La liberté absolue des humains •••

- Si nous sommes contraints dans l'usage des objets techniques, notre décision peut au moins porter sur le fait de les utiliser ou non.
- Bien entendu, certaines techniques sont si anciennes et ancrées dans notre culture qu'il est difficile de ne pas les utiliser : on saurait mal se passer du tissage de nos vêtements ou de l'isolation.
- Mais, pour ce qui est des objets dont les valeurs ne nous correspondent pas, nous avons toujours la liberté de ne pas nous en servir.
- C'est le choix des personnes qui refusent de se servir d'un smartphone, préférant un téléphone cellulaire, ou de celles qui ne mangent pas de viande pour lutter contre l'exploitation animale.

- Bien entendu, ces décisions impactent leur mode de vie et les privent d'un certain nombre d'interactions et de possibilités : pas de GPS, pas de croquemonsieurs, remarques d'autres personnes, etc.

- Mais, leur refus leur permet d'être en accord avec leurs principes et de ne pas être orienté•e•s par des pratiques technologiques qu'ils et elles refusent.

- On peut ainsi considérer une liberté dans le refus de la technologie, et pas seulement dans l'usage que nous en faisons.

Texte : SARTRE, *Les lettres françaises*, « La République du silence »

« Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande. Nous avons perdu tous nos droits et d'abord celui de parler ; on nous insultait en face chaque jour et il fallait nous taire ; on nous déportait en masse, comme travailleurs, comme Juifs, comme prisonniers politiques ; partout sur les murs, dans les journaux, sur l'écran, nous retrouvions cet immonde visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes : à cause de tout cela nous étions libres. Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête ; puisqu'une police toute-puissante cherchait à nous contraindre au silence, chaque parole devenait précieuse comme une déclaration de principe ; puisque nous étions traqués, chacun de nos gestes avait le poids d'un engagement. Les circonstances souvent atroces de notre combat nous mettaient enfin à même de vivre, sans fard et sans voile, cette situation déchirée, insoutenable qu'on appelle la condition humaine. L'exil, la captivité, la mort surtout que l'on masque habilement dans les époques heureuses, nous en faisons les objets perpétuels de nos soucis, nous apprenions que ce ne sont pas des accidents évitables, ni même des menaces constantes mais extérieures : il fallait y voir notre lot, notre destin, la source profonde de notre réalité d'homme ; à chaque seconde nous vivions dans sa plénitude le sens de cette petite phrase banale : « Tous les hommes sont mortels. » Et le choix que chacun faisait de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort, puisqu'il aurait toujours pu s'exprimer sous la forme « Plutôt la mort que... ».

Et je ne parle pas ici de cette élite que furent les vrais Résistants, mais de tous les Français qui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant quatre ans, ont dit non. La cruauté même de l'ennemi nous poussait jusqu'aux extrémités de notre condition en nous contraignant à nous poser ces questions qu'on élude dans la paix : tous ceux d'entre nous – et quel Français ne fut une fois ou l'autre dans ce cas ? – qui connaissaient quelques détails intéressants de la Résistance se demandaient avec angoisse : « Si on me torture, tiendrai-je le coup ? ».

Ainsi la question même de la liberté était posée et nous étions au bord de la connaissance la plus profonde que l'homme peut avoir de lui-même. Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la limite même de sa liberté, c'est son pouvoir de résistance aux supplices et à la mort. »

Questions :

- 1) Dans quelles actions se manifestait la liberté sous l'Occupation ?
- 2) Face à quoi se conquiert la liberté ?
- 3) Peut-on ôter la liberté d'une personne ?

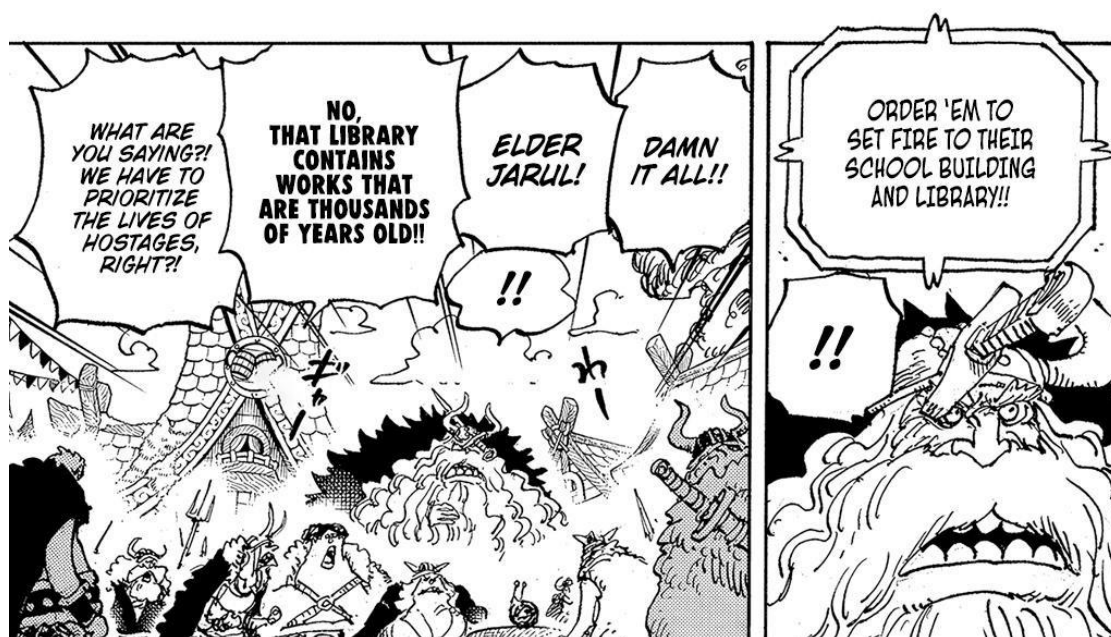
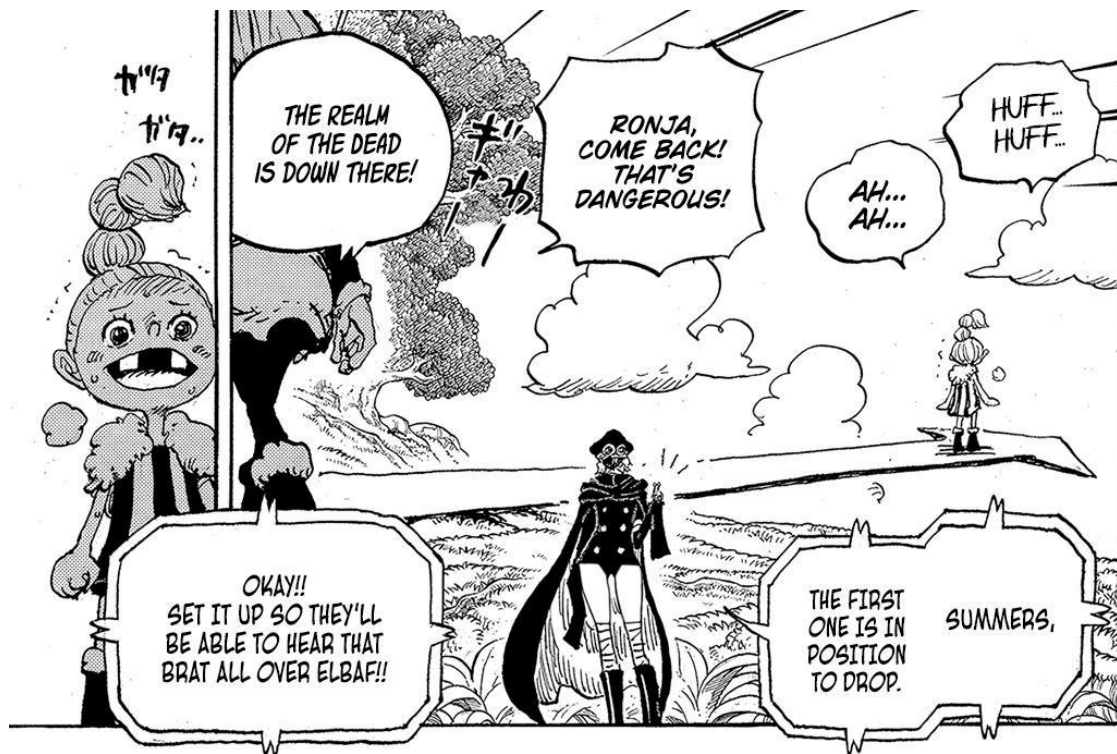
- Pour Sartre, l'Occupation a été un moment où les Français•es ont pris conscience de leur liberté car puisque toutes leurs actions et paroles étaient surveillées et susceptibles d'être condamnées, chaque pas fait à côté de la norme était une décision forte contre le *statu quo*.

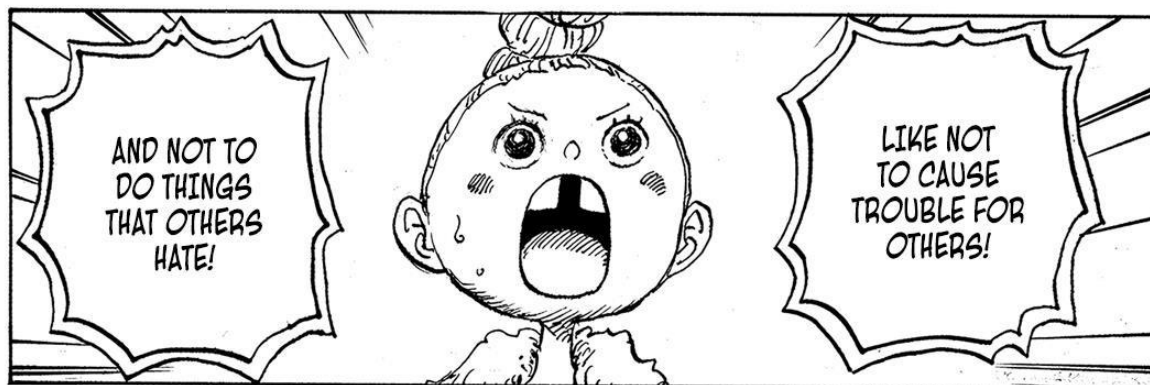
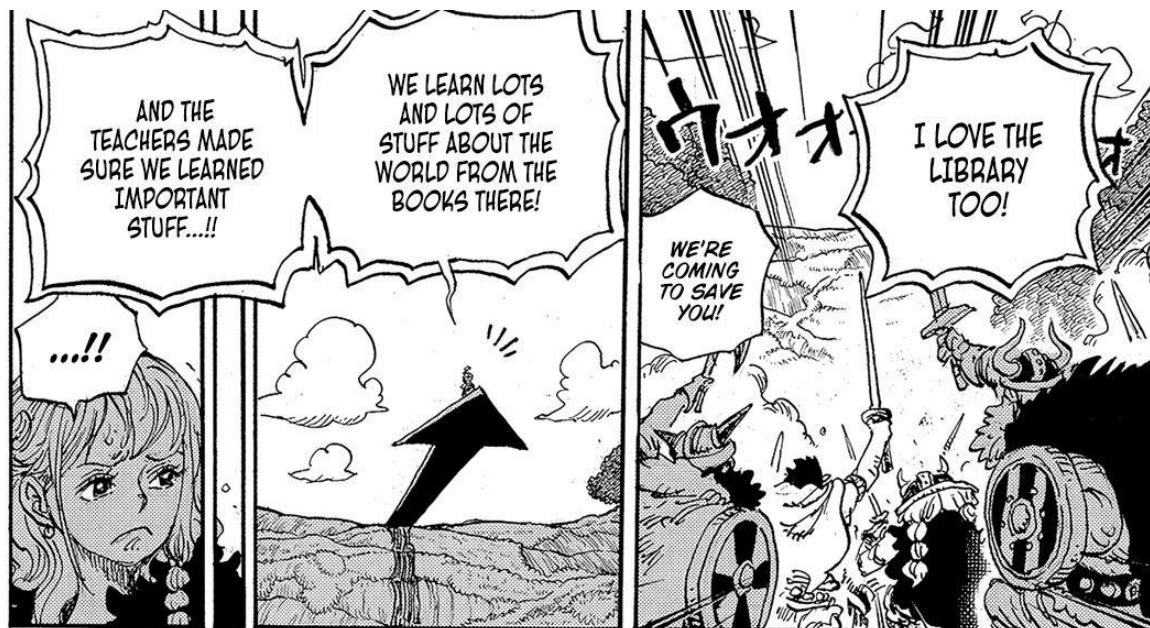
- Toute décision, si légèrement transgressive fût-elle, mettait l'individu face à la possibilité de son arrestation et de sa mort, et c'est face à cette menace qu'il fallait agir.

- Dès lors, la liberté était plus manifeste selon Sartre car les Français•es décidaient consciemment et résolument de leurs actions, ils et elles n'étaient pas mené•e•s par le train-train quotidien des choses, ils devaient choisir face à la possibilité de leur exécution.

- Le fait de choisir malgré la possibilité de la mort, en dépit de celle-ci, témoigne de la liberté d'un•e individu qui fait passer sa volonté devant toutes les contraintes possibles. Qu'est-ce qui pourrait nous contraindre plus que la mort, puisque la mort achève tout pour nous ?

Exemple :





Dans le chapitre 1148 de *One Piece*, une élève fait le choix de sauter dans le vide pour protéger les savoirs de sa culture

- La volonté qui s'exerce face à la mort est ainsi le signe d'une liberté indomptable puisqu'on ne peut pas menacer ou contraindre plus le sujet, il ou elle décide *malgré tout*.
- On peut ainsi accorder une liberté absolue aux êtres humains, car nous sommes une espèce capable de décider contre notre mort éventuelle, capable de nous sacrifier pour notre volonté.
- Il y aurait ainsi une liberté absolue qui ne conserverions en toute situation : une liberté de refus, refus de l'ordre du monde, même si cela nous met en danger.

4) *La technique est un faux coupable*

- Enfin, si nous retrouvons les valeurs humaines dans les objets techniques, alors cela signifie que leur usage est de notre responsabilité.
- Cette responsabilité est triple : la responsabilité de la création, la responsabilité de l'usage et la responsabilité collective des valeurs de notre société qui infusent dans ses créations.
- Mais cela implique une triple liberté de l'humanité par rapport aux objets techniques : elle peut, à quasiment tous les stades, contrôler cette dernière et la faire devenir ce qu'elle souhaite.
- Dès lors, comment expliquer que certaines technologies nous semblent néfastes ? Comment expliquer la baisse de l'attention causée par l'addiction aux téléphones portables ou l'exploitation des ouvriers dans les entrepôts Amazon ?
- Autrement dit, quels sont les ensembles de décisions et de valeurs qui font que la technique aujourd'hui nous opprime plus qu'elle ne nous libère ?

Texte : SÈVE, *Pour une critique de la raison bioéthique*

« Car il faut bien prendre la mesure de ce fait nouveau : la ruée du capital sur la biomédecine, comme sur les biotechnologies en général. D'année en année la bioscience devient une immense affaire où le milliard de francs, voire de dollars est l'unité de mesure pertinente. [...] Le monde de la découverte biologique et de l'innovation biomédicale est un monde où l'on parle de plus en plus part de marché, gestion d'entreprise, portefeuille de brevets, stratégie de groupe, alliances secrètes et bras de fer à l'échelle transnationale. [...] Le marché capitaliste est de plus en plus aujourd'hui le pilote automatique de la recherche. [...] À voir les choses comme elles sont on devrait convenir, semble-t-il, que la recherche biomédicale ne peut être ni plus coupable ni moins indemne des logiques de marché capitaliste que par exemple la création cinématographique ou le souci écologique. [...] N'est-il pas flagrant que les pratiques les plus révoltantes dans le champ de la biomédecine – comme les déviations de la PMA ou les trafics d'organes – sont justement celles qui doivent le moins au savoir et le plus à l'argent ? Par quoi se confirme la nécessité de reformuler bien différemment les termes de notre problème : au procès dans une large mesure factice intenté à la science, ne faut-il pas substituer le processus d'évaluation critique qu'appellent des logiques économique-financières aux effets si manifestement pervers ? »

Questions :

- 1) La recherche ne vise-t-elle que le savoir ?
- 2) La recherche est-elle le seul domaine affecté par ses dérives ?

- La recherche scientifique et l'innovation technique ne sont pas faites pour le simple souci de la connaissance. Ce sont aussi des champs dans lesquels de grandes firmes capitalistes investissent afin de trouver de nouveaux brevets, de manières d'optimiser leurs profits, de développer de nouveaux marchés, etc.

- La recherche est ainsi pressée par un impératif de rentabilité, elle sert moins à développer nos connaissances qu'à faire de l'argent.

Exemple :



Le PDG de Total, à la cravate bleue, présent à la cérémonie de remise de diplôme de l'école des Mines de Douai.

- Et la recherche n'est pas le seul domaine atteint par ces dérives, c'est aussi le cas du cinéma ou de la santé par exemple, qui sont poussés à engendrer le plus d'argent possible et non à rechercher la qualité des œuvres ou du service.

- Et c'est cet usage capitaliste que l'on retrouve dans ses produits : les smartphones ne servent pas qu'à communiquer, mais à collecter des données, à nous pousser à consommer le plus longtemps possible, à faire du travail caché (captchas, avis, etc.).

- Les valeurs que nous retrouvons dans les objets techniques contemporains sont celles du capitalisme, et c'est ce qui pousse à un usage immodéré et incontrôlé.

- La technique n'est pas coupable en elle-même, ce sont les valeurs humaines que l'on retrouve en elle qui sont discutables, et à notre époque ce sont les valeurs du capitalisme et du scientisme.

- Nous ne sommes exploités par des machines que parce que nous vivons dans un mode de production qui nous exploite, dont les machines sont issues et desquelles il se sert.

- La liberté humaine ne dépend donc pas tant de la technique que de l'organisation de la société dans laquelle elle s'incarne et des rapports de force que l'on y trouve.

- La liberté reste abstraite si on la pense en-dehors des rapports sociaux, ce n'est qu'un vœu pieux. Il faut en revanche prendre les rapports de domination en compte pour qu'elle s'incarne non comme une propriété métaphysique, mais comme un acquis concret.

- La liberté ne serait alors plus une idée abstraite, séparée de notre monde causal, mais une lutte pour l'émancipation comme sortie des rapports qui brident les individus.

Conclusion :

- La possibilité que la technique augmente notre liberté ne peut donc pas passer par une simple extension de ce qui nous est possible.
- En tant que celle-ci transporte un ensemble de valeurs, un usage naïf pousserait à répéter sans cesse les rapports sociaux qui l'ont vu naître
- Un bon usage de la technique serait au contraire un usage « libérateur », c'est-à-dire conscient des valeurs qu'elle transporte et surtout qui la mettrait au service d'autres valeurs plus émancipatrices.
- Le seul discours technocrate sur les possibilités d'actions ne saurait garantir la liberté humaine, car celle-ci ne se trouve pas dans une démonstration rationnelle et pragmatique mais dans la possibilité d'agir comme *bon* nous semble.
- Ce ne serait donc qu'articulée à un projet éthique que la technique améliorerait la condition de vie des humains.